Emission de télévision : « La culture ? Quelle culture ? » (14 novembre 1967)

Georges Gusdorf

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/leportique/3922>

DOI : 10.4000/leportique.3922

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2013

Pagination : 9-12

ISBN : 9782816332246

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Georges Gusdorf, « Emission de télévision : « La culture ? Quelle culture ? » (14 novembre 1967) », *Le Portique* [En ligne], Cahiers du Portique n°13 | 2013, document 1, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 08 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/3922> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.3922>

Ce document a été généré automatiquement le 8 janvier 2022.

Tous droits réservés

Emission de télévision : « La culture ? Quelle culture ? » (14 novembre 1967)

Georges Gusdorf

- 1 *Dans cet entretien prémonitoire, Georges Gusdorf livre, plusieurs mois avant les événements de mai 1968, son analyse de la crise de l'université. Il avance quelques pistes de réflexion, comme l'autonomie des universités, qui restent d'une actualité brûlante dès que l'on évoque l'évolution du système universitaire français.*
- 2 « Quand on parle de l'université, je ne crois pas que ce soit la véritable question universitaire qui soit posée.
- 3 Car cette littérature concernant l'université vous montre toujours des professeurs qui discutent de questions de professeurs, des étudiants qui discutent de questions d'étudiants, et des administrateurs qui discutent de questions d'administrateurs.
- 4 Alors, pour eux, la question universitaire, c'est leur question, ils pensent à leurs propres petites difficultés et la grande loi qui s'impose à eux, c'est celle de la conservation des avantages acquis bien connus des syndicalistes.
- 5 La crise de l'université n'est pas un problème politique pour une raison très simple : c'est que, si l'on a un peu de jugement et un peu de bon sens, on sera obligé d'admettre, comme je le reconnais pour ma part que, au fond, on a rarement, depuis les origines, fait autant pour l'université qu'on ne le fait depuis un certain nombre d'années.
- 6 Pour ce qui est du travail du professeur parisien, si vous l'interrogez, il vous dira qu'il en est accablé, c'est tout juste s'il a le temps de prendre ses repas, ce qui ne l'empêche pas de voyager à l'étranger, et de faire de grandes circulations intercontinentales, bien qu'il ne bénéficie pas d'années sabbatiques. Il faut savoir qu'un professeur français d'université a 3 heures de cours obligatoires par semaine. Il n'a pas besoin d'en faire davantage et, quant à moi, je maintiens que, s'il reste dans les limites de ce qui lui est alloué, il a son année sabbatique tranquillement toute l'année.

- 7 Pensez-vous, un professeur qui a 3000 étudiants, s'il donne 1 heure par an à chacun de ses étudiants, il n'a plus 1 heure à lui pendant toute l'année !
- 8 Que fait le professeur parisien ? Il utilise la défense élastique qui a été célèbre à d'autres époques : il se sert d'une stratégie complexe qui est aidée par la topographie de la Sorbonne ; c'est un endroit aussi compliqué que les couloirs du métro. Il faut qu'il s'arrange pour apparaître et disparaître sans être jamais saisi en flagrant délit de présence.
- 9 Moyennant quoi il peut arriver à vivre tranquille ! Mais il arrive que certains étudiants, des vieux durs à cuire qui connaissent la géographie, finissent par le saisir au détour d'un couloir et à le clouer, pantelant, contre une cloison.
- 10 Le professeur est obligé de répondre et, à ce moment-là, il est vaincu et il a l'impression qu'il n'est plus un vrai professeur si un simple étudiant peut lui adresser la parole.
- 11 Jusqu'en 1870-1875, dans l'université française, il y avait des professeurs, quelques professeurs, et des étudiants, quelques étudiants, pas beaucoup plus nombreux que les professeurs.
- 12 Mais on a trouvé qu'entre étudiants et professeurs, il y avait trop de distance. Alors on a créé, pour rapprocher les étudiants des professeurs, des « maîtres de conférence » qui devaient avoir un contact direct avec les étudiants.
- 13 Mais ça ne suffisait pas encore et, quelques dizaines d'années plus tard, pour rapprocher les maîtres de conférence des étudiants, on a créé la catégorie des « assistants ». Parce que les assistants devaient travailler dans la pleine pâte étudiante pendant que le professeur reculait, pour sa part, dans son ciel.
- 14 Ca n'a pas suffi avec les assistants car les assistants, bientôt étant trop loin des étudiants, ont été flanqués d'un côté de « maîtres-assistants », et de l'autre côté de « moniteurs » qui, eux, devaient travailler la main dans la main avec les étudiants.
- 15 De telle sorte que d'ailleurs, au bout du compte, on a une espèce de vertige devant la distance qu'on veut toujours nier et qui ne cesse de croître jusqu'au moment où le professeur finit par s'exiler aux Etats-Unis ou bien par enseigner par télévision parce qu'il n'a plus jamais besoin de rencontrer un étudiant.
- 16 Napoléon, successeur et héritier de la révolution, a voulu rétablir les institutions d'enseignement supérieur, mais il en a fait un instrument entre les mains du pouvoir politique. Pour lui, l'université est un moyen d'assurer sa domination sur la jeunesse intellectuelle, c'est un service public, elle n'est nullement une fin en soi.
- 17 Et la tragédie de l'histoire moderne des universités en France, c'est que l'esprit de Napoléon a si bien prédominé que nous n'en sommes jamais sortis.
- 18 Par conséquent, si on veut en France faire quelque chose qui soit vraiment neuf et inventif au point de vue de l'enseignement supérieur, je crois qu'il faudrait faire une expérience qui soit en dehors des cadres existants.
- 19 En France, les universités, c'est une loi, toutes les universités ou plutôt toutes les facultés sont pareilles les unes aux autres, exactement comme les bureaux de Poste et toutes les casernes de gendarmerie sont pareils.
- 20 Or, pour ce qui est des choses de l'intelligence, je ne vois vraiment pas pourquoi on aurait besoin d'enseigner exactement la même chose partout et, si possible, avec les mêmes professeurs.

- 21 Il me semble que la mission d'une université, c'est de créer la culture, c'est d'inventer la culture d'une époque. L'université, c'est l'« *universitas scientiarum* », c'est-à-dire le miroir du monde dans lequel nous vivons. »
-

RÉSUMÉS

Cet entretien comporte une partie critique stigmatisant la culture académique et livresque enseignée à l'Université et explicite une interrogation prémonitoire qui sera reprise plus radicalement lors des événements de Mai 68 : n'est-ce pas la tâche de l'université que de transmettre une culture vivante à la construction de laquelle elle se doit de participer ?

The interview includes a critical part which vilifies academic and bookish culture as it is taught at university while raising a prescient and explicit question which was to be taken up and addressed in a more radical and pressing way during the Troubles in May 1968: isn't it the responsibility of the university to transmit and provide a living culture to the construction of which it should contribute?

In diesem Gespräch setzt sich Georges Gusdorf mit der etwas trockenen akademischen Wissensvermittlung seiner Zeit kritisch auseinander. Er entwirft seine Vorstellung von einer Universität, die es versteht, auf lebendige Weise jungen Menschen Bildung zu ermöglichen.